

Histoire de la Seigneurie de Spiegelberg ou des Franches-Montagnes

Autor(en): **Daucourt, A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le pays du dimanche**

Band (Jahr): **5 (1902)**

Heft 233

PDF erstellt am: **16.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-251681>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

LE PAYS

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du
Pays du dimanche

Porrentruy

Porrentruy

TÉLÉPHONE

DU DIMANCHE

TÉLÉPHONE

LE PAYS 30^{me} année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

30^{me} année LE PAYS

HISTOIRE

DE LA
SEIGNEURIE DE SPIEGELBERG OU DES
FRANCHES-MONTAGNES
PAR
A. DAUCOURT, curé de Miécourt.

Voyant que toutes les réclamations devenaient inutiles, le Magistrat de St-Ursanne finit par payer les 15 livres, injustement réclamées, comme imposition militaire. Migy, relâché, chercha à récupérer cette somme de la commune de St-Brais. On lui répondit que le maire François Boysson était absent. 1)

Après les Suédois, la Montagne dut supporter l'occupation française et payer des contributions à ces troupes, quoique le pays fut déjà ruiné. Beaucoup de pauvres gens n'avaient plus de pain, ils mangeaient du lait caillé et encore quand ils pouvaient s'en procurer. On fut même réduit, pour se nourrir, à faire bouillir l'herbe des champs. On allait acheter comme on pouvait du grain à Neuchâtel, à Soleure. Souvent ce grain était mal vanné, à demi pourri. On en faisait du pain si fort et si amer que les bestiaux refusaient de le manger. Les églises étaient fermées, profanées, on n'entendait que les pleurs de ceux qui redemandaient leurs pasteurs pour prier le Dieu de toute consolation. Beaucoup de gens émigrèrent de nouveau en Suisse et quand ils retournèrent dans leur patrie ils ne retrouvèrent que des ruines et un pays désert.

Après avoir battu les Impériaux, le 9 août

1) Archives de St-Ursanne.

Feuilleton du *Fays du Dimanche* 28

YAMINA

PAR
JEAN KERWALL

L'enfant n'avait pas besoin de rien pour se rappeler sa mère : il était elle dans ses mouvements, dans ses résolutions subites, dans toute sa petite personne. Et puis la jeune imagination d'Alim ne gardait-elle pas dans ses replis le souvenir des coups donnés par le lâche à la pauvre Yamina ? Et ces férocités n'éveilleraient-elles pas, plus tard, chez l'enfant tout son

1638, les Suédois firent le siège de Brisach qui se rendit le 29 décembre après une longue résistance. Il y eut dans cette ville une famine des plus horribles. Une miche de pain se vendait 12 francs, un œuf un goulden, une poule cinq goulden, une livre de beurre quatre goulden, une livre de sel 12 batz, une pomme trois batz. On y dévora tous les chiens et les chats ; les officiers n'y mangeaient que du pain d'avoine et les bas officiers du pain de son, etc...

Malgré la contribution qu'il fallut bon gré mal gré fournir aux Français, les pauvres Montagnards durent encore entretenir le contingent du chevalier Belmont Vaitte qui les menaçait en cas de refus de saccager la Montagne.

En 1645, le régiment du colonel de Fleckenstein vint prendre ses quartiers d'hiver aux Franches-Montagnes où ces troupes commirent d'affreuses exactions. Des paysans, poussés à bout, tuèrent un soldat du régiment impérial, aux Racines, commune des Breuleux. Le colonel du régiment usa de terribles représailles. Il ordonna l'arrestation de plusieurs notables de la Montagne, et qu'il amena comme prisonniers à Benfeld, dans la basse Alsace. Parmi eux se trouvaient Guillaume Triponé, officier, des Bois, le lieutenant Aubry de Saignelégier, Jean Huelin de Muriaux et Pierrat Donzé, des Breuleux. Ces malheureux furent conduits enchaînés, puis jetés dans une sombre prison, si étroite qu'ils ne pouvaient se coucher qu'un à la fois. Ils étaient enchaînés ensemble et dévorés par la vermine. Après six mois de cette rude détention, ils recouvrèrent leur liberté par une rançon de 400 pistoles. 1)

1) Journal de Guillaume Triponé, prisonnier à Benfeld.

amour filial ? Ces cruautés parlantes n'apparaissent-elles pas au jeune homme aimant, au fils dévoué, comme autant de rayons glorieux reflétant sur le front martyr de la mère-esclave ? Yamina songeait à tout cela.

Aussi, à la pensée des amertumes de la séparation succédait l'espoir d'un bonheur lointain.

Une autre question l'inquiétait : qui avertirait ses enfants de l'existence nouvelle qui allait leur être ouverte ?

Serait-ce Abdallah, le père inhumain, le maître barbare, le chef mercantile ?

Trouverait-il les paroles infiniment douces pour faire pénétrer petit à petit dans la volonté des innocents l'urgence d'une vie neuve ? Stupidité ?... Abdallah ne connaissait aucune délicatesse, aucun raffinement, si ce n'est celui des cruautés féroces.

En 1646, le contingent du comte de Wistein vint prendre ses quartiers d'hiver à la Montagne et y demeura 23 semaines. Il fallut payer de nouvelles contributions, de façon que celui qui payait un sol par mois fut obligé d'en donner 6 par semaine. L'année suivante le régiment du colonel de Betz, remplaça celui de Wistein, pendant 6 mois, avec les mêmes exigences. Puis l'année 1648, vit arriver à la Montagne les soldats de Herne.

Enfin, l'année suivante la pauvre Montagne fut occupée de nouveau par les troupes du Cardinal Mazarin, auxquelles succédèrent, en 1650, celles du colonel Streif qu'exigea, au lieu de 1 sol de contribution ordinaire, 54 sols et 6 deniers. Les malheureux Montagnards voyant que chaque année leur pays était occupé tour à tour par les armées ennemies, suédoises, françaises et impériales, soumises à des contributions qui les ruinaient de fond en comble, prirent un parti énergique. Les Magistrats convoquèrent à Saignelégier, tous les hommes solides de chaque commune et les engagèrent à une révolte ouverte. Tous prêtèrent serment de délivrer leur patrie de tous ces étrangers. Bientôt l'enthousiasme gagna toute la population. « La délivrance du pays ou la mort » tel fut le cri général du pays tout entier. Les hommes prirent les armes et tombèrent subitement sur les troupes françaises et suédoises qui ne s'y attendaient pas. Les troupes d'occupation furent chassées du pays et elles ne revinrent plus 1). Cette expédition fut le salut de cet infortuné pays.

Ruinées par ces continuelles occupations, ces malheureuses populations des Franches-Montagnes, mirent plusieurs années pour reconstruire leurs maisons incendiées et ré-

1) Journal de Triponé.

Eh bien ! Yamina aurait tous les courages et elle acceptait la torture d'inculquer elle-même, à ses enfants l'idée qu'ils devaient être séparés de leur mère, pour vivre sous un ciel plus clément que le sien, dans un abri plus calme que la tente.

Le bruit des sabots d'un cheval résonna devant l'entrée du gourbi.

Yamina sortit ; elle aperçut Alim et Aïcha montés sur un arabe pur sang qui caracolait aux éclats de joie des bambins : Alim et Aïcha prenaient un plaisir fou à faire gambader le jeune animal. Celui-ci, comme s'il eût eu conscience du précieux fardeau qu'il portait, se posta près d'une borne, afin de faciliter la descente du frère et de la sœur ; mais, en écuyers exercés, ils avaient pris leur élan, et, déjà à terre, ils battaient des mains, joyeux de leur adresse.

Le cheval, habitué à cet exercice devenu